

LIBERTÉ SANS CHOIX

Deux erreurs viennent constamment fausser toute réflexion touchant aux problèmes de la liberté. La première tend à faire coïncider « liberté » et « choix ». La seconde veut ramener la liberté à une finalité repliée sur le sujet, à une affirmation de soi « contre » les contraintes extérieures, matérielles ou sociales.

Toutes deux proviennent d'un usage de l'imagination où elle n'a que faire : La liberté est rigoureusement unimaginable, elle *défie* l'imagination. Elle devient inconcevable, elle perd tout rapport avec l'expérience concrète dès qu'on en fait une propriété, un droit.

(Il va de soi que je parle ici de la liberté philosophique. La liberté politique, économique, sociale, est bien un droit. Philosophiquement, elle n'est que la *possibilité*, pour la liberté philosophique, de déployer, à l'extérieur, des effets.)

Qu'est-ce que la liberté, dans l'intuition immédiate qui en affirme irréductiblement l'existence ? — C'est faire ce qu'on veut. Mais pour cela, il faut d'abord vouloir. Seul un être qui veut a un rapport avec la liberté. Or un être qui veut n'a plus le choix : il ne veut pas en blanc. Vouloir, c'est toujours vouloir ceci et non cela. On me dira que s'il n'a plus le choix, c'est qu'il l'a eu, c'est qu'il aurait pu vouloir autre chose et qu'il a librement choisi de vouloir ceci et non cela. — Je veux bien, au lieu de chercher l'évidence de la liberté entre le vouloir et l'acte, tenter de la saisir aux sources mêmes du vouloir. Cela ne change, à ce qu'il me semble, rien d'essentiel. Si le sujet a « librement choisi » de vouloir ceci et non cela, c'est donc qu'il voulait vouloir ceci et non cela. Avant de vouloir vouloir, dans le second

cas, avant de vouloir agir, dans le premier, il n'était pas libre : il hésitait, il tâtonnait, *il attendait d'être déterminé* dans sa volonté *par quelque chose* qui n'était pas encore, ne pouvait pas encore être sa volonté même. Il ne voulait pas encore être libre, puisqu'il ne savait pas *pour quoi* l'être. La fameuse « délibération » du schéma classique, ce garant du sérieux moral de toute décision, cette preuve introspective de la liberté, me paraît justement étrangère à la liberté : elle est une façon d'échapper à la décision en se réfugiant derrière quelque argument « objectif » dont on attend qu'*il s'impose* à la conscience. Aux yeux des autres, il est vrai, et à ses propres yeux s'il se regardait délibérer, le sujet avait le choix, « il était libre », d'une liberté matérielle et négative, préservant seulement un possible. Mais philosophiquement il n'était pas libre parce qu'il ne pouvait pas encore vouloir l'être.

Par contre, quand les termes du choix se sont trouvés abolis pour sa volonté, il a été libre. Et plus cette abolition a été radicale et exclusive, plus il a vécu l'évidence de sa liberté. Être libre, c'est vouloir quelque chose à tout prix. C'est ne pas avoir le choix. C'est se posséder soi-même en une volonté absolue qui vous arrache à vous-même pour vous livrer à la finalité.

C'est vers ce point que convergent, je crois, les pensées par ailleurs divergentes des grandes philosophies. Lorsque Kant liait liberté et impératif catégorique, lorsque Spinoza liait liberté et évidence intuitive de la substance, donc liberté et nécessité, lorsque Bergson refusait le schéma des chemins figurant l'alternative, tous ils excluaient le choix. Le choix n'est qu'une liberté *vue* de l'extérieur et qui n'en est pas une. La vraie liberté s'enracine dans l'exclusive, réelle ou illusoire, qu'implique l'évidence morale.

La deuxième erreur consiste à concevoir la liberté comme tournée vers le sujet. C'est sur cette erreur, soit dit en passant, que se greffe la morale prescriptive, avec les rubans de vertu qu'elle promet en récompense à celui qui se soumet à elle,

— comme des décorations militaires. La liberté serait une auto-nomie et une auto-finalité. Elle se prendrait elle-même pour fin, elle serait à elle-même la plus haute des valeurs, elle défendrait le sujet, valorisé en tant que sujet libre, contre toute dégradation en « moyen en vue d'une fin », donc contre les emprises déterminantes du monde ambiant, choses et gens, nature et société.

Ainsi le sujet serait libre, en ce sens que nul ni rien ne pourrait disposer de lui. Mais n'est-il pas saisissant de voir que selon cette conception il ne pourrait pas non plus disposer de lui-même, tout occupé qu'il serait à se posséder ? Et qu'est-ce que la propriété d'un bien qu'on n'a pas la liberté de *donner* ?

C'est oublier qu'être libre, c'est avant tout être libre d'agir ; et agir, c'est se tourner vers ce qui n'est pas soi, vers le monde des hommes et des choses, c'est poursuivre une fin en face de soi, hors de soi. Plus l'action s'enfonce dans la réalité objective, plus le sujet s'oublie, absorbé qu'il est par ce qu'il *fait*. Et il ne s'agit pas ici de distraction, d'aliénation, mais des conditions normales de l'action authentique. Pour la liberté ainsi conçue, le « monde extérieur » n'est nullement un adversaire contre les tendances despotiques duquel la liberté doit être défendue : il devient au contraire l'instrument de la liberté.

Certes, ici encore, *vue* de l'extérieur, la liberté est limitée (ou, plus exactement, « le choix » de la liberté est limité) par les conditions extérieures. Mais la liberté vécue se donne à sa visée, s'absorbe et s'oublie en elle, et le monde, avec ses appels et ses obstacles, est ce qui lui permet d'exister.

La liberté vécue n'est jamais cette expansion de soi correctement limitée par l'expansion d'autrui, s'insérant harmonieusement dans l'ensemble social comme l'hexagone d'un rayon de cire. Elle ne laisse pas les autres tranquilles, car les autres, avec leur liberté, lui sont indispensables, objets de visée, de lutte, d'amour.

Par contre, elle laisse tranquilles, en général, les vertus, et la liberté elle-même, car, dans sa simplicité, elle est absorbée par des buts sans cesse renaissants, concrets et périssables.

Elle veut que Pierre ait chaud plutôt qu'être bonne pour lui. Et si elle se mêle de défendre la liberté, il s'agit alors de tout autre chose que d'elle-même : une tout autre liberté, aussi matérielle, aussi impitoyablement menacée qu'un salaire ou un logis : celle de penser, d'exprimer, d'agir.

Là encore elle n'a pas le choix : *il faut*.

Jeanne HERSCH (Genève).